

Fenêtre sur l'apocalypse

4:44 Last Day On Earth, France / Suisse / États-Unis, 2011, 1 h 22

Sami Gnaba

Number 285, July–August 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69685ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gnaba, S. (2013). Review of [Fenêtre sur l'apocalypse / *4:44 Last Day On Earth*, France / Suisse / États-Unis, 2011, 1 h 22]. *Séquences*, (285), 27–27.

4:44 Last Day On Earth

Fenêtre sur l'apocalypse

Une équipe réduite au minimum, un studio d'artiste en plein New York et deux acteurs se déplaçant dans le cadre : c'est tout ce dont a besoin Abel Ferrara (*Bad Lieutenant, King of New York, The Funeral*) pour filmer la fin du monde dans *4:44 Last Day on Earth*, œuvre minimaliste qui tranche radicalement avec les orgies pyrotechniques de *2012, Armageddon* et autres *Deep Impact*.

Sami Gnaba

Ce film – comme tous tournés par son auteur durant la dernière décennie – se fonde sur peu de moyens financiers, sur une certaine esthétique fauchée qui lui confère un dispositif anti-spectaculaire dépouillé, néanmoins riche en matière dramatique. De plus, *4:44* est l'un des rares opus de Ferrara à trouver vie en DVD, depuis sa belle époque au tournant des années 1990. Passant en revue ce film avec ses deux opus antérieurs (*Chelsea on The Rocks, Go Go Tales*) – tous ancrés dans un lieu clos et nostalgiques d'une époque faste à présent révolue –, on constate comment ils communiquent la solitude d'un créateur acculé contre le mur par une industrie dans laquelle il ne trouve plus grands alliés. Un cinéaste, un cinéma qui ne trouvent plus grand dialogue avec ses confrères (Scorsese, Spike Lee, ...), de toute évidence mieux adaptés aux enjeux de l'industrie.

Avec notamment le très personnel *Go Go Tales* et *4:44 Last Day on Earth*, Abel Ferrara a transformé ces contraintes en une avantageuse liberté, lui permettant de faire plus avec moins. Si le moins est évident, ce plus demeure discret et fuyant, tant ces films purgent une absence quasi totale de visibilité. Il réside dans la liberté, la force tranquille et le ton quasi confidentiel avec lesquels Ferrara semble, depuis ces deux films, composer un portrait de son propre statut d'artiste peinant à faire prospérer son entreprise / son œuvre (tel le très émouvant monologue final de *Go Go Tales*), dévoué jusqu'à la toute fin, comme en fait acte la peinture de Skype, alors que les vents de l'apocalypse grondent dehors. Par association métaphorique, il devient facile d'entrevoir dans la toile qu'achève Skype l'écho du geste cinématographique de son auteur, et donc du film lui-même. *4:44* rassemble encore nul autre que son acteur fétiche Willem Dafoe (alter ego de toujours) et Shanyn Leigh, actrice et compagne du réalisateur.

La beauté de *4:44* se niche particulièrement dans cet aveu tacite que semblent incarner les derniers gestes de Skype : créer jusqu'à la fin, quoi qu'il arrive, avec les moyens du bord et les êtres qui nous sont chers. « *Keep doing what you are doing...* », lancera d'ailleurs le personnage de Cisco à son ami musicien ! C'est sans contredit la devise de Ferrara depuis quelques années.

Ferrara filmera ses deux acteurs écoutant avec distraction les nouvelles, les fondements douteux d'un gourou bouddhiste, cherchant à rejoindre leurs amis ou famille par le biais d'une communication virtuelle (Skype) – souvent furtive, touchante. Lui, en panne de repères (sa fille vivant chez sa mère), esquissant quelques pas à l'extérieur de l'appartement, contemplant la ville lestée dans un chaos tranquille se jouant dans un hors-

champ palpable...Elle, passant ses heures d'anticipation angoissée à peindre. Ici et là, le fil narratif semble infiniment se rétrécir. À deux ou trois occasions, ils seront vus en train de faire l'amour, longuement; la caméra de Ferrara palpe avec une rare douceur leurs ébats. Par moments, on a l'impression que même les acteurs paraissent tourner en rond, suspendus dans l'attente, cherchant comme ils peuvent à s'agripper à un bout de texte, à un fragile éclat d'émotion. Comme quand un Vietnamien vient livrer leur commande et Cisco, très généreusement, lui prête son ordinateur pour dire un dernier au revoir à sa famille lointaine, avant que la fatalité s'abatte sur eux tous.

S'extrayant de l'appartement, la caméra suit Cisco dans les rues de New York, captant des silhouettes passagères traversées par la même angoisse. Certains célèbrent dans les bars, d'autres s'enivrent sur le trottoir ou encore fixent la fin du monde s'approcher, à partir de leur fenêtre, impassibles. Ces solitudes rassemblées ont fait un choix, le choix ultime : comment mourir et avec qui. Ferrara convertit ce choix en questionnement esthétique : comment justement filmer l'écroulement du monde ? Sans bruit, des corps s'étreignent et une tranquille lumière blanche s'abat sur le cadre, simplement. Au spectaculaire abrutissant d'un Michael Bay ou à la virtuosité d'un von Trier, Ferrara répond par une langueur filmique (d)étonante. Quitte à nous faire rire devant son discours un brin usé sur le capitalisme et l'environnement, il reste que Ferrara et son cinéma atteignent là une sorte de sérénité et sobriété miraculeuses.☺

SUPPLÉMENTS : Aucun.



■ Origine : France / Suisse / États-Unis – Année : 2011 – Durée : 1 h 22 – Réal. : Abel Ferrara – Scén. : Abel Ferrara – Images : Ken Kelsch – Mont. : Anthony Redman – Mus. : Frances Kuipers – Son : Neil Benezra – Dir. art. : Sara K. White – Cost. : Moira Shaughnessy – Int. : Willem Dafoe (Cisco), Shanyn Leigh (Skype), Triana Jackson (la fille), Trung Nguyen (le livreur) – Prod. : Brahim Chioua, Peter Danner, Juan de Dios Larraín, Pablo Larraín, Vincent Marval – Dist. : Phase 4 Films.